

Nouveautés

Numéro 39, octobre 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57090ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1980). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (39), 6–14.

PÉDAGOGIE

La maison, une école privilégiée

Helen GINANDES-WEISS

Martin S. WEISS

Éd. du Jour, Montréal, 1979, 335p. (12\$)

Parce que trois de leurs enfants ont souffert de troubles d'apprentissage, les Weiss ont renoncé à leurs professions respectives pour entreprendre une carrière conjointe dans ce domaine.

Ce livre est le fruit de leur expérience. Il s'adresse, en priorité, aux parents qui ont des enfants présentant des problèmes de cet ordre, et dans une moindre mesure, aux enseignants qui reçoivent ces jeunes dans leur classe. On y trouve, outre un exposé général du problème, émaillé de nombreuses illustrations et anecdotes, des exercices de rééducation facilement applicables à la maison, ainsi que moult conseils.

Cet ouvrage de vulgarisation a le mérite d'informer les parents pour qu'ils ne se laissent pas submerger par le problème de leurs enfants, mais qu'au contraire ils puissent y faire face le plus lucidement possible. Les auteurs recommandent entre autres d'observer et d'écouter les enfants, de déceler leur style d'apprentissage, de détecter leurs faiblesses afin d'adapter les exigences de l'adulte aux capacités de l'enfant et ainsi éviter l'échec, point de départ de bien des désordres du comportement. Les enseignants pourraient également tirer profit de ces conseils.

La première partie de ce volume est d'ordre plus théorique. Les chapitres se suivent sans ordre apparent. Il s'agit plutôt d'une succession de questions auxquelles les auteurs apportent des réponses issues de leurs expériences et réflexions. Il ne faut donc pas s'attendre à y trouver une synthèse exhaustive de différents courants de pensée dans le domaine des troubles d'apprentissage, ni un approfondissement de l'un d'eux. Les idées véhiculées correspondent à celles habituellement émises, aux États-Unis, dans ce secteur.

Les auteurs n'étant ni psychologues, ni didacticiens de la langue maternelle, ni psychomotriciens, les exercices qu'ils proposent ne remettent pas en cause les procédés et méthodes pédagogiques tradi-

tionnelles. La maison devient l'endroit où on aide l'enfant à s'adapter à l'école, mais hélas, on ne demande encore que fort peu à l'école de s'adapter à l'enfant.

[Nicole VAN GRUNDBEECK]

L'explication de textes et la dissertation

Bernard GICQUEL

P.U.F., Que sais-je ?

Paris, 1979, 127p.

Dans ce « Que sais-je ? », Bernard Gicquel s'adresse à des étudiants du second cycle du secondaire et à des étudiants de niveau universitaire. Son objectif est d'établir une somme des directives formulées par divers auteurs pour produire une explication de textes et une dissertation littéraire. Après un bref historique de ces deux exercices, on trouve donc dans son ouvrage des considérations générales utiles à leur fabrication.

Ce qui rend ce petit traité particulièrement intéressant, c'est sa structure qui fait état de la démarche intellectuelle de chacun des exercices. Pour la dissertation, par exemple, l'auteur énumère très bien les différentes étapes à franchir.

Cependant, les concepts regroupés dans chacune de ces étapes, bien qu'intéressants, ne sont pas suffisamment expliqués et illustrés pour permettre à l'étudiant de voir les opérations à réaliser. De même, ces concepts réunis ne réussissent pas à constituer une méthode.

[Roger FAFARD]

L'attention

Jean-François RICHARD

P.U.F., Paris, 1980, 234p.

Bien que cet ouvrage ait pour titre *l'Attention*, les recherches qui nous sont présentées ont pour objet non pas l'attention comme phénomène global et unitaire, mais plutôt chacune des composantes de l'attention : la vigilance et les agents perturbateurs qui sont cause de ses variations ; la préparation temporelle et les effets de l'incertitude sur la qualité de la performance ; la préparation sélective et les effets de l'information sur la saisie des indices perceptifs ; l'attention partagée et les perturbations qui en résultent ; et enfin, l'étude des phénomènes de distraction qui peuvent produire une inhibition du traitement du stimulus.

Il est intéressant d'apprendre, par exemple, que, pour les tâches qui nécessitent une réaction à un stimulus externe, c'est après le réveil que la vigilance est la plus faible et que son efficacité augmente au fur et à mesure que la journée s'écoule. Par ailleurs, les effets du bruit qu'on aurait tendance à croire néfastes ne le sont pas toujours et peuvent dans certaines circonstances être plutôt favorables et l'augmentation de la motivation ne se traduit pas toujours par une augmentation de la vigilance.

Il faut déplorer cependant que les nombreuses recherches des vingt-cinq dernières années n'aient abouti aujourd'hui qu'à des théories locales qui ne concernent qu'un domaine limité de l'attention, et qu'il y ait très peu d'études sur les corrélations qui peuvent exister entre les différentes composantes de l'attention. Toutes ces études sont encore loin de nous fournir des données cohérentes tant du point de vue de l'attention en tant que phénomène global que du point de vue des différences interindividuelles. Néanmoins, le mérite de cet ouvrage est d'être un des rares ouvrages à présenter au lecteur d'expression française une synthèse de l'ensemble des recherches sur l'attention qui sont dispersées dans un grand nombre d'ouvrages généraux.

[Elka TARRAB]

DICTIONNAIRES

Nouveau dictionnaire analogique

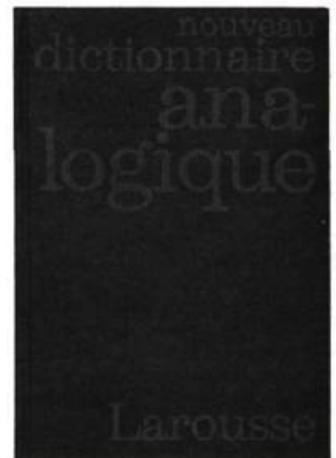
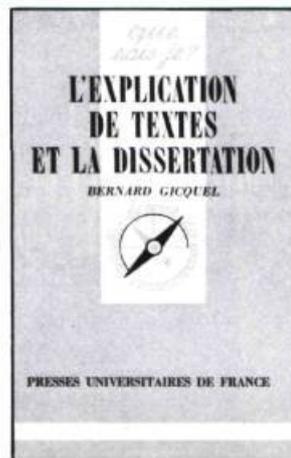
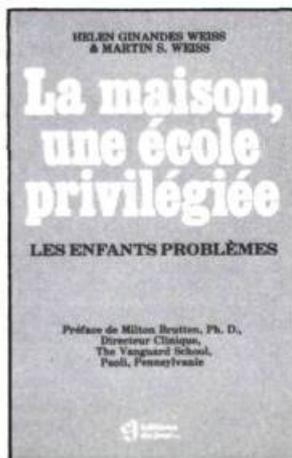
En collaboration

Larousse, 1979, 856p.

Pour qui veut maîtriser sa langue dans sa richesse et ses nuances, le dictionnaire analogique constitue un instrument éminemment utile. Le principe d'un tel dictionnaire est en effet de rassembler, pour un mot donné, tous les mots qui s'y rattachent par contiguïté de sens (p. ex. *armoire* renvoie à garde-robe, penderie, buffet, etc.), ceux qui en nomment des éléments constitutifs (*armoire* renvoie aussi à vantaux, montants, pieds, tiroirs, serrure, etc.), des accessoires (*automobile* renvoie à trousse à outils, cric, tapis...), des usages ou des fonctions (*automobile* renvoie aussi à capoter, collision, couler une bielle, code de la route...).

Ces multiples axes de renvoi font du dictionnaire analogique un outil susceptible

NOUVEAUTÉS



de vous faire retrouver le mot que vous aviez « sur le bout de la langue » et qui s'obstinait à y rester. Les auteurs du *Petit Robert* avaient si bien compris les avantages de la méthode analogique qu'ils l'ont intégrée systématiquement à leurs définitions. Mais, s'il est moins nécessaire à ceux qui possèdent déjà le P.R., le D.A. peut aussi leur être utile, en aiguillant vers des mots différents. Ainsi, pour le verbe « passer », le P.R. et le D.A. proposent chacun près de 130 verbes et locutions verbales dont 50% seulement sont communs aux deux ouvrages. La langue est si fluide qu'il est impossible de l'endiguer dans sa totalité; chaque dictionnaire reflète les choix de ses auteurs. Aussi faut-il se réjouir de la mise à jour du D.A.: par son format pratique et sa facilité de consultation, ce dictionnaire pourra rendre bien des services aux usagers de la langue et particulièrement dans les classes de français.

[Christian VANDENDORPE]

Dictionnaire du français langue étrangère, niveau 2

Direction Jean DUBOIS, avec la collaboration de Françoise DUBOIS-CHARLIER et une équipe de rédaction
Librairie Larousse, Paris, 1979, xvi, 1088p.

L'intérêt de ce nouveau *Dictionnaire* est triple. Tout d'abord, la partie « emplois » définit de façon tout à fait satisfaisante l'utilisation du mot par des indications sur la structure grammaticale et sémantique et par des phrases complètes, toujours pertinentes. Le deuxième point d'intérêt provient de la qualité des très nombreuses illustrations, sous la forme de caricatures humoristiques, qui parsèment tout l'ouvrage. Outre sa fonction pédagogique, l'image sert ici à privilégier les relations entre les divers sens d'un même mot en exploitant les « double sens ». Enfin, la partie la plus neuve est l'annexe grammaticale (p. 1009 à 1079). Présentée selon un plan tout à fait nouveau et original, la grammaire proposée constitue sans aucun doute l'une des plus intéressantes tentatives de constitution d'une authentique grammaire d'usage du français. L'idée de base est que le sens d'un mot est lié à une syntaxe de base. Par exemple, les noms désignant des « instruments de musique » s'emploient: a) comme noms comptables quand ils désignent l'objet lui-même (*Il s'est acheté un piano*); b) comme noms non

comptables au singulier quand ils désignent l'activité liée à ces instruments (*Il sait jouer du piano*); c) avec la préposition à quand ils indiquent le moyen, l'instrument (*Joue-nous ce morceau au piano*).

Bien sûr, il ne s'agit encore que d'une esquisse: aucune information, par exemple, sur la place de l'adjectif épithète; rien non plus sur la place de l'adverbe employé avec un verbe simple (*Il parle beaucoup*; *il joue dehors*) et un verbe composé (*Il a beaucoup parlé mais il a joué dehors*).

Aussi paradoxale que la chose puisse paraître, la plus grande originalité de ce dictionnaire réside en fait dans son annexe grammaticale, c'est-à-dire dans le lien fait entre le sens d'un mot et sa syntaxe de base. Par là, ce dictionnaire est à conseiller non seulement aux étudiants mais également à tous ceux que la didactique du français langue seconde touche de près ou de loin.

[Claude GERMAIN]

ROMANS

À l'été des Indiens

Jean-Michel WYL

Libre Expression, Montréal, 1980, 147p.

Ce roman, le cinquième de Jean-Michel Wyl, est l'histoire d'une grève qui éclate dans un moulin à bois de Barrante (Barraute) en Abitibi et qui se termine tragiquement. Les ouvriers du village, tout entier dépendant du moulin pour sa vie et sa survie, croyaient avoir trouvé la solution-miracle pour la régler au mieux en prenant possession de l'entreprise par le système coopératif. Si l'on découvre sans surprise tous les éléments plutôt banals du déroulement d'une grève où qu'elle se produise, on se sent vite pris par le ton « régionaliste » de l'ensemble. Non pas que ce terme désigne ici un enfermement dépassé, mais plutôt décrive avec justesse et sensibilité les racines profondes d'un coin de pays, qui balance entre les incertitudes de la résignation et les espoirs de l'aventure économique.

Jean-Michel Wyl est doué d'un talent certain. Il est à souhaiter que ses intrigues acquièrent de plus en plus de profondeur. Nul doute aussi que ses éditeurs le traiteront mieux que Beauchemin, ne serait-ce que pour la correction des épreuves. Et, soyez

rassuré, monsieur Wyl, je n'ai repéré qu'une légère faute d'accent dans votre roman! En toute complicité avec vous...

[Gilles DORION]

Le mauvais frère

Christine LATOUR

Quinze/Prose entière, Montréal, 1980, 245p.

Existe-t-il une écriture féminine? (J'entends déjà les hauts cris de certain(e)s féministes intrinséquant(e)s, qui n'admettent pas cette « distinction »...) C'est ce que l'on est porté à se demander en lisant les premières pages du roman de Christine Latour, *le Mauvais Frère*. Car le « je » du narrateur surprend et agace un peu, à cause des quelques insistances un peu lourdes de la romancière sur la « masculinité » de son héros-narrateur. Mais il faut avouer que cette impression est aussitôt corrigée, puisque Victor prend vite en main son personnage en se livrant à de nombreuses « séances d'introspection moroses », à la suite de la mort de la V.D., la vieille dame, sa mère. Les souvenirs affluent et, tout en dressant ses « bilans intimes », où ses rapports avec les membres de sa famille sont analysés, disséqués avec beaucoup d'amertume et d'étonnement, de masochisme et de paranoïa, il tente de tirer les « enseignements des morts ». Il sort presque toujours démolé psychiquement et physiquement de ces séances d'auto-analyse, tandis que continue la vie, qui « a droit à toute l'attention des vivants ».

Christine Latour, dont c'est le premier roman, exerce son talent avec bonheur. On ne peut que souhaiter qu'elle élargisse ici et là, en supprimant quelques longueurs, car la réussite dans l'art d'écrire résulte de choix délibérés.

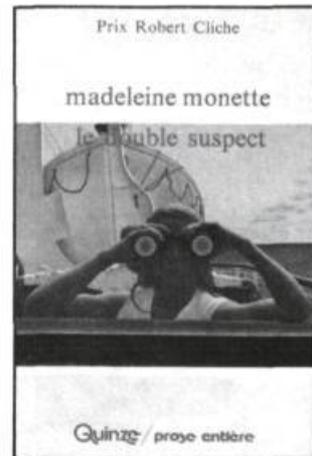
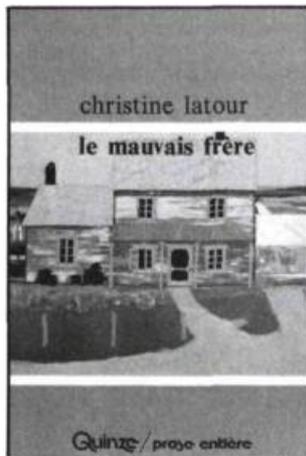
[Gilles DORION]

Le double suspect

Madeleine MONETTE

Quinze/Prose entière, Montréal, 1980, 241p.

Il y a de ces nouvelles rencontres comme de ces nouveaux livres qui nous marquent comme un « coup de foudre » et dont le visage pour l'un comme l'écriture pour l'autre ne cessent de nous poursuivre tant cela est imprégné d'infini. C'est à cette imprégnation que nous convie Madeleine Monette avec son premier roman qui a obtenu, à juste titre, *le prix Robert Cliche*.



NOUVEAUTÉS

Pour reprendre l'une des deux citations de Barthes qui encadre les premiers chapitres, lire ce roman c'est savourer « la désinvolte qui fait venir le texte antérieur du texte ultérieur ». Je ne vous parlerai pas du sujet du roman mais plutôt du plaisir que j'ai eu à décrypter les doubles de ce récit romanesque ; la magie du chiffre deux semble avoir marqué ce roman. Il faut d'abord souligner la présence de deux narrateurs ; le narrateur-auteur du livre dont le « je » des premiers chapitres devient le « je » du narrateur-auteur des cahiers où se trouve toute l'histoire du récit. Tous les personnages, y compris les narrateurs, semblent marqués par une sorte d'androgynie qui caractérise tous leurs rapports et ne font que les dédoubler sans cesse. « Il n'était pas rare qu'on nous confonde l'une avec l'autre », dira l'un des narrateurs-auteurs.

C'est ce même dédoublement qui caractérise les lieux romanesques : l'autoroute y est représentée deux fois pour les deux personnages principaux et l'histoire qui s'écrit se passe à Rome tandis que celle qui est racontée se passe surtout à Montréal.

Pour séduire davantage le lecteur, est-ce une coïncidence si la maquette de la couverture nous montre deux personnages dont l'un est affublé d'une remarquable paire de jumelles ? Derrière « ces jeux de dédoublement » est-ce aussi un hasard si le temps consacré à l'écriture du roman, comme l'indique l'endos de la couverture, est de huit mois, ce qui semble le temps équivalant à l'écriture du livre écrit par le personnage-narrateur... ?

Ce livre est, bien entendu, à lire et à relire, tant pour l'histoire racontée que pour cette magnifique construction du récit où l'écriture défile sous nos yeux avec autant d'intelligence que de sensibilité.

[Cécile DUBÉ]

La Quête de l'ourse

Yves THÉRIAULT
Stanké, Montréal, 1980, 384p.

Le dernier roman d'Yves Thériault, *la Quête de l'ourse*, a été écrit il y a plus de dix ans. Le manuscrit, après des péripéties dignes des héros de cet auteur prolifique, a finalement été publié, cette année, aux éditions Stanké.

Dès la première page du roman, Thériault nous lance avec Antoine à la poursuite d'une ourse mystérieuse. Rien n'empêchera le

jeune Métis de pourchasser la bête et de l'affronter dans un combat épique qui rappelle celui de Mahigan, d'Agaguk ou de Tayaout.

Cependant, avant d'assister à la rencontre finale, l'auteur nous ramène en arrière, décrit l'enfance d'Antoine et sa fuite en forêt pour échapper aux contraintes de la civilisation blanche et retrouver le mode de vie de son père et de ses ancêtres montagnais. Surtout, l'auteur décrit les difficultés et les joies des amours d'Antoine et de Julie, une Blanche qui abandonne les siens pour aller vivre avec celui qui, jadis, lui a sauvé la vie.

Nous ne trouvons guère dans ce roman les scènes habituelles d'une sexualité débordante aux manifestations fougueuses. Thériault se révèle, cette fois, d'une discrétion qui étonne. Mais, dès qu'il s'agit de la vie en forêt, l'auteur n'hésite guère à étaler ses connaissances et ses convictions, prenant même ici et là un ton moralisateur pour condamner l'univers des Blancs et faire l'éloge d'une vie en étroite harmonie avec toutes les lois de la nature dans un lieu et un temps mythiques qu'il ne cesse d'évoquer depuis ses premiers écrits.

Si réflexions et descriptions ralentissent parfois le rythme du roman, le récit conserve tout son intérêt dans sa simplicité, sa transparence et ses multiples correspondances avec les autres romans de l'auteur. Nous retrouvons dans ce livre le reflet fidèle de l'homme thériausien sans cesse déchiré par des forces contraires, écartelé en son être et cherchant désespérément dans un retour aux sources le paradis perdu.

[Maurice ÉMOND]

Le Semestre

La Garden-party de Christophine
Gérard BESSETTE
Québec/Amérique, 1980, 278p. (12,95\$) et 121p. (6,95\$)

Un professeur de littérature, proche de la retraite, récapitule le semestre qu'il vient de vivre avec ses groupes d'étudiantes (des « anglotes ») à l'université Princess (Queen's) de Narcotown (Kingston).

En trame de fond, les menus événements de la vie quotidienne, la diminution physique causée par l'âge et la maladie, mais aussi le Québec avec ses questions politiques et sa littérature. Ainsi, on reconnaît au passage Nicole Brossard (« Vinicole Brosseuse »),

Victor-Lévy Beaulieu (« Butor-Ali Nonlieu »), André Langevin (« Anté Laigrefin »), mais aussi « ce lamentable P.E.T. immature-sclérosé-schizophréneux » dont le narrateur nous offre une analyse saisissante de concision et de vraisemblance (p. 109 et 211). Mais la clé de voûte du roman, c'est le cours de psychocritique, consacré à un écrivain québécois, Gilbert La Rocque. En suivant à la trace les réseaux d'associations inconscientes chez l'écrivain qu'il psychanalyse, l'auteur procède en fait à sa propre analyse (« on découvre chez les autres seulement ce que l'on porte en soi », p. 131) et s'efforce inlassablement d'élucider sa lecture et son vécu à l'aide de la méthode mise au point par « le gourou viennois ». L'ensemble constitue une auto-analyse d'une vérité et d'une sincérité rares.

Jamais, peut-être, roman n'a cerné de si près cette parole souterraine que le quotidien, avec son poids biologique et psychique, fait jaillir dans les monologues intérieurs d'un être. En cela, ce roman est un peu à la psychanalyse ce que le roman de Proust était à la psychologie de son temps.

La Garden-Party de Christophine, que Bessette a publié quelques mois après *le Semestre*, rassemble six nouvelles dont cinq ont déjà paru dans des revues. La nouvelle inédite, et qui donne son nom au recueil, met en scène un couple passablement émêché discutant de l'opportunité de se rendre à une garden-party organisée par une amie commune. Cette nouvelle présente la particularité d'être rédigée exclusivement sous la forme d'un dialogue entre deux personnages. En fait, il s'agit plutôt ici d'un sketch (censément drôle, si l'on se fie au nombre de « hi hi » et de « ha ha » dans les répliques) et qui illustre bien les formes que peut prendre une conversation sous l'effet de l'alcool. Tout ça laisse une impression de dérision fade.

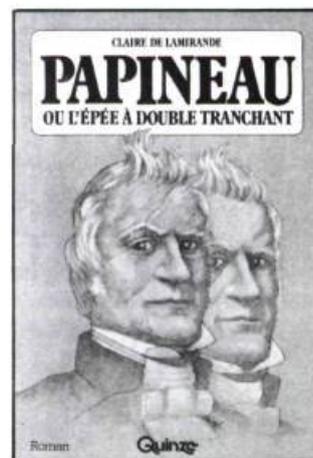
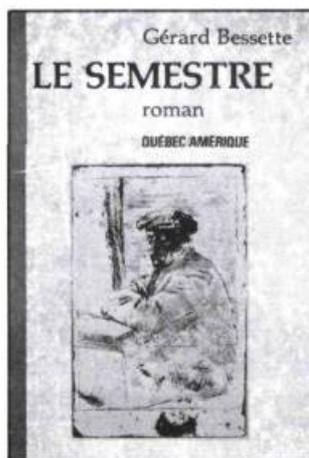
[Christian VANDENDORPE]

Papineau ou l'épée à double tranchant

Claire de LAMIRANDE
Quinze, Montréal, 1980, 187p. (9,95\$)

Le thème n'est pas nouveau ; on s'est souvent inspiré des événements de 1837-38. Toutefois le point de vue de l'auteur diffère de celui des autres qui peignaient Papineau « le Magnifique ». Ici, le héros doute, se tait, réfléchit.

NOUVEAUTÉS



On voit, bien sûr, la tragédie publique: soulèvement sans armes, échecs, pacte Église-État, exil et exécutions. Le tout mène Papineau à un sentiment d'impuissance, voisin de la culpabilité. Mais l'auteur insiste bien davantage sur la tragédie personnelle et familiale: l'attitude presque rivale de Nelson, les décisions de 1812 et de l'été 1837, la douleur d'une épouse et le déchirement du fils « muet » de l'orateur qui harcèle son père par ses lettres: « regarde-toi », lui répète-t-il.

Papineau cherche sa vérité et ces drames lui semblent irréconciliables. En exil aux États-Unis, cela confine à l'obsession. En France, l'espoir faiblit aussi malgré sa volonté de retour. Sa parole l'aura servi mais n'aura-t-elle pas fait souffrir inutilement les siens?

L'auteur a divisé le drame en vingt chapitres d'environ dix pages à l'intérieur desquels se succèdent de nombreux narrateurs qui deviennent les interlocuteurs de Papineau. Malgré certaines répétitions, la romancière n'en montre pas moins une tout autre facette du héros national, qu'elle présente presque comme anti-héros. Dommage que plusieurs coquilles typographiques déparent le volume! C'est à croire que les éditeurs ont supprimé les correcteurs d'épreuves au profit exclusif d'une facture par ailleurs attirante.

[Léonce CANTIN]

Le Vieux du Bas-du-Fleuve

Richard LEVESQUE

Castelriand, Rivière-du-Loup, 1979, 160p. (6,95\$)

Le Vieux du Bas-du-Fleuve, inventé par Richard Levesque, ressemble à l'un de mes oncles qui a défriché une terre de riches et qui raisonnait avec son cœur, ses sens et son gros bon sens. Un homme qui vivait au rythme de la nature et en harmonie avec elle. Il avait des idées sur les choses, les gens, la vie et, comme le Vieux, adorait « placoter » après un bon repas, calé dans son énorme berceuse.

À travers ce *Vieux du Bas-du-Fleuve*, on redécouvre une vision du monde et une façon d'être. Le récit est alerte, la langue, souvent savoureuse.

À la lecture de ce premier roman de Levesque, mon père et ma mère, et leurs voisins, qui ne sont pas des littéraires, se sont bien régalés. Ils ont revu à travers le Vieux l'univers de leur jeunesse.

[Maurice ARGUIN]

Les Yeux d'orange

Castelriand, Rivière-du-Loup, 1978, 140p.

Du même auteur, un recueil de contes, *les Yeux d'orange*. Vingt-trois contes et nouvelles inspirés tantôt de la littérature de science-fiction, tantôt du quotidien qui n'est cependant jamais banal. Le conteur y exploite certains thèmes universels, tels l'amour, la mort, la solitude, la pauvreté, les tares physiques. Certains contes font appel au hasard, comme « Méprise », dans lequel une jeune fille s'enfuit pour échapper à son meurtrier qu'elle ne connaît pas et qui la fait monter dans sa voiture. Mais elle aura la vie sauve car il y a eu méprise. C'est encore le hasard qui conduit le héros de « Sébastien, la flûte à bec et l'as de trèfle » vers ce musicien qui vient de perdre un pari. Et le pauvre homme qui ne parvenait pas à trouver le sommeil sera mutilé.

Quant aux contes de science-fiction, ils font souvent le procès de l'homme et de la société dans laquelle il vit.

Un recueil intéressant, certes, parfois inégal, surtout quand le conteur devient moralisateur, mais qui témoigne d'un écrivain d'avenir.

[Aurélien BOIVIN]

SCIENCE-FICTION

Ptah Hotep I

Charles DUITTS

Denoël, Coll. Présence du futur, 1980, 253p. (5,95\$)

Ce livre fait le récit de la quête initiatique d'un jeune prince dont le père a été assassiné et qui veut aller trouver l'empereur pour réclamer justice. L'action se déroule dans une civilisation qui rappelle l'Égypte ancienne, mais un mystérieux événement (cosmique?) a modifié le panorama historique habituel.

Compagnon de route du courant sur-réaliste et d'André Breton, Charles Duitts nous livre sous une forme romanesque une vision du monde particulièrement raffinée à laquelle le style, longue parole hiératique et naïve, donne une grande cohérence.

[Christian VANDENDORPE]

NOUVELLES

Héloïse

Anne HÉBERT

Éditions du Seuil, Paris, 123 [5] p. (8,50\$)

Si *les Enfants du sabbat* baignaient déjà dans un monde étrange et diabolique, cette fois, avec *Héloïse*, Anne Hébert plonge carrément dans l'univers du fantastique avec ses vampires et ses morts-vivants. Le titre même du roman évoque la femme éternelle, non seulement l'*Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau, qui s'appelait également Julie comme sœur Julie de la Trinité dans *les Enfants du sabbat*, mais la célèbre Héloïse du XII^e siècle, celle qui aima passionnément Abélard et qui mourut abbesse au Paraclet. Voilà qu'elle ressuscite, jeune et belle, accompagnée cette fois d'un dénommé Bottereau. Le jour, elle se cache dans les profondeurs du métro parisien mais, la nuit, assoiffée de sang, elle vient au milieu des vivants en quête de victimes.

Anne Hébert écrit toujours admirablement. Elle sait évoquer avec un rare talent lieux et personnages énigmatiques, tel cet appartement mystérieux à Paris, les gares désaffectées du métro, tout le climat insolite dans lequel baigne son récit. Dans un style elliptique qui convient à merveille au genre fantastique, elle réussit en quelques pages à plonger le lecteur dans un univers à la fois inquiétant et envoûtant.

Pourtant, le récit n'évite pas toujours les lieux communs du genre. Les personnages, schématisés à l'excès, sont de véritables fantoches. Anne Hébert semble s'être livrée à un brillant exercice de style. C'est un livre qui a la beauté et la séduction de son héroïne mais qui, comme elle, a la froideur de la mort.

[Maurice ÉMOND]

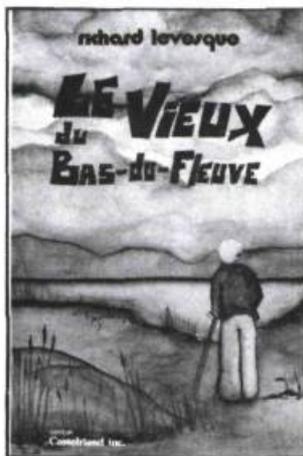
Quand la voile faseille

Noël AUDET

L'Arbre/HMH, Montréal, 1980, 312p.

Dédié à ceux « qui aiment les histoires et les vérités », Noël Audet nous présente quelques épisodes de son enfance passée en Gaspésie. L'histoire de l'oncle Arsène, celle de Grazie et Laure, celle d'Ernest-N. — le père de l'auteur — et, finalement, les aventures amoureuses

NOUVEAUTÉS



de cet écrivain qui sait manier le verbe de façon exemplaire, voilà la trame narrative de cet ouvrage. Les anecdotes abondent et possèdent la truculence de la tradition orale gaspésienne. Mais que l'on ne s'y trompe pas, nous n'avons pas affaire à un second Bertrand-B. Leblanc. Le vocabulaire est ici plus recherché, les allusions littéraires présentes, le style lui-même a été travaillé et poli et la narration, empruntant souvent au parler gaspésien, garde néanmoins un niveau très littéraire.

Dans ce récit à plusieurs volets, l'auteur fait revivre ses personnages et les décrit avec un sens inné du réalisme que vient colorer un humour toujours approprié, souvent appuyé par des jeux de mots qui dénotent toute la vivacité d'esprit d'un homme qui se remémore les bons et les mauvais instants de son passé. Au-delà de cet aspect purement humoristique, l'écrivain sait se faire plus sérieuse nous présentant une facette de sa vie amoureuse. Après les fréquentations préliminaires, le mariage et les enfants, une tierce personne — l'éternel triangle! — vient perturber une vie familiale jusque-là sans heurt. Qu'arrivera-t-il? Je garde le secret mais je signale que cette dernière partie, la plus importante de l'œuvre bien qu'elle puisse paraître surajoutée, équivaut en intensité au comique des trois sections précédentes.

Avec ce premier roman, Noël Audet s'impose de plain-pied dans le corpus littéraire québécois. *Quand la voile fassille* suscite l'émotion d'une bonne lecture malgré que ses histoires ne soient pas aussi salées que le voudrait sa publicité!

[Roger CHAMBERLAND]

Contes et Nouvelles

Sylva CLAPIN

Fides, Coll. du Nénuphar, 1980, 398p.

Par une nuit de Noël, dans les environs de Saint-Hyacinthe, Aristide rentre chez lui dans sa traîne. Il est un peu gris. Soudain, saint Crépin, son patron, lui apparaît déguisé en mendiant et lui demande la charité. Devant la générosité de son protégé, saint Crépin lui accorde trois vœux, y compris celui d'adoucir le caractère de sa femme, Domitilde. En échange, Aristide promet de ne plus boire et il arrive à temps à la messe de Minuit pour y entonner les chants traditionnels, à la grande joie du curé et des paroissiens.

Ce conte est typique d'un genre qui fleurissait au début de ce siècle, les contes de Noël. Ceux-ci paraissent dans les journaux aux alentours du 24 décembre et visaient à édifier le public des veillées. Sylva Clapin excellait dans ce genre et a produit une bonne douzaine de contes du même type entre 1880 et 1920.

Outre ces contes, on trouvera dans ce recueil une vingtaine de nouvelles dont les sujets étaient propres à émouvoir les lecteurs de l'époque: le retour à la terre, l'héroïsme du télégraphiste, une corvée chez un fermier agonisant, une crise d'appendicite chez un paysan, etc. Toujours, l'ordre établi triomphe avec force: le pauvre émigré aux «États» meurt dans la déchéance, la protestante n'épouse pas le jeune catholique, l'arriviste réussit sans problème, la vue du champ labouré rend la joie de vivre au soldat rentré du front... Si l'on réussit à passer sur le moralisme, le conformisme et le sentimentalisme rustique qui imprègnent bien des textes, on lira avec un certain plaisir ces nouvelles qui nous replongent près d'un siècle en arrière et qui constituent d'agréables tableaux de mœurs. Il serait intéressant par ailleurs d'étudier par quel cheminement psychologique un voyageur comme Sylva Clapin (qui a lutté dans la marine de guerre américaine et qui a vécu plusieurs années à Paris et à Boston) en est venu, à quarante ans, à se faire le porte-voix de l'idéologie officielle et de l'immobilisme.

À signaler l'excellente introduction, documentée et éclairante, due à Gilles Dorion et Aurélien Boivin: ceux-ci sont assez connus de nos lecteurs pour qu'il soit inutile d'en dire davantage!

[Christian VANDENDORPE]

Les Barbes-bleues

Contes et récits du Lac Saint-Jean

recueillis par Bertrand BERGERON

Leméac, Montréal, 1980, 256p. (Mémoires d'hommes).

Le conte populaire se porte bien au Québec par les temps qui courent. Quatre recueils viennent de paraître dans la collection «Mémoires d'hommes» (Leméac) que dirige Jean-Pierre Pichette: *Menteries drôles et merveilles* colligés par Conrad Laforte dont c'est la deuxième édition revue et corrigée (cf. *Québec français*, n°31), *la Bête à*

sept têtes et autres contes de la Mauricie, présentés par Clément Legaré, *l'Oiseau de la vérité et autres contes des pêcheurs acadiens de l'île du Cap Breton*, recueillis par Gérald A. Aucoin et *les Barbes-bleues. Contes et récits du Lac Saint-Jean*, présentés par Bertrand Bergeron.

Ce dernier recueil, contrairement aux trois autres, dévoile le répertoire unique, riche d'un même conteur: Joseph Patry, un octogénaire de Notre-Dame d'Hébertville à la mémoire prodigieuse, qui raconte douze contes, dont deux sont d'origine savante, c'est-à-dire puisés dans les livres; ils témoignent du passage de l'imprimé à l'oral, de la littérature savante à la littérature populaire. Parmi les dix contes de tradition orale, racontés dans le langage typique des gens du Lac-Saint-Jean où se multiplient les «terribles», les «épouvantables» et les «effrayants» pour bien marquer le superlatif, comme on le fait là-bas, on trouve une version contaminée du «Petit Poucet» («le Conte qui parle»), une autre de «Barbe-bleue» («la Petite Marie»), une autre de «l'Oiseau de vérité» («l'Oiseau vert»)... On peut y lire encore une très belle version du conte complexe dont le motif principal raconte le martyre d'une jeune fille par sa belle-mère marâtre («la Petite Alice»).

Voilà un beau recueil, superbement introduit par Bertrand Bergeron — l'introduction à elle seule est un véritable document ethnographique — sur le beau plaisir de l'art de conter. Le professeur et l'amateur y trouveront des renseignements uniques et utiles sur le conte oral, sur l'art de conter, sur les circonstances de la narration, sur les qualités du conteur...

Quel enrichissement pour notre patrimoine que ces recueils!

[Aurélien BOIVIN]

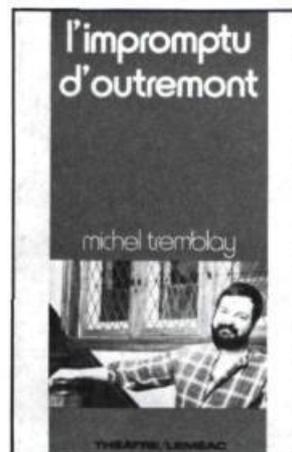
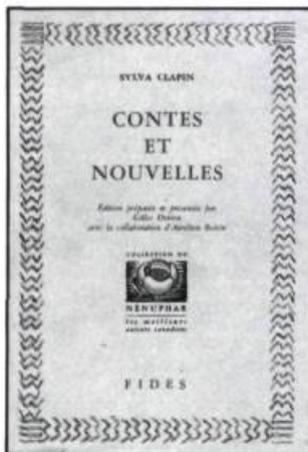
THÉÂTRE

L'Impromptu d'Outremont

Michel TREMBLAY

Leméac, Montréal, 1980, 122p.

On attendait avec impatience la dernière pièce de théâtre de Michel Tremblay. La critique, mitigée lors de la création de *l'Impromptu d'Outremont* l'hiver dernier, nous avait aiguisé l'appétit. Et pour cause! Si



NOUVEAUTÉS

les bas-fonds de l'est de Montréal avaient bien servi le théâtre de Michel Tremblay, qu'en serait-il des milieux huppés d'Outremont?

Issues de l'ancienne bourgeoisie politique et intellectuelle québécoise qui atteignit son apogée dans les années 1930, les quatre sœurs Beaugrand (vous voyez de qui je parle!) se réunissent dans la maison familiale à l'occasion d'un anniversaire. Se confrontent alors celles qui croient avoir réussi leur vie — selon les critères de leur classe — et celles qui avouent leur échec en même temps que leur stérilité de célibataires. L'aînée et la benjamine surtout croisent le fer dans un véritable duel où s'opposent celle qui maintient la tradition familiale à «Upper Outremont» et celle qui a épousé un Italien de l'est de la ville. Le conflit personnel dévoile un conflit de classe et une opposition linguistique et culturelle marquée. Pour cette pièce, Tremblay, comme Barbeau, a abandonné le jolai au profit d'une langue plus châtiée dont il se moque par la bouche de Lorraine, la jeune sœur. Il en résulte une pièce fort intéressante mais moins puissante que certaines des précédentes. Michel Tremblay a bien réussi son passage à la «haute ville».

[Lucie ROBERT]

CRITIQUE

Entre la neige et le feu. Pierre Baillargeon, écrivain montréalais

André GAULIN

Presses de l'université Laval, Québec, 1980, 323p. (13,95\$)

André Gaulin n'a plus besoin de présentation. Nouveau rédacteur en chef de l'équipe littéraire de *Québec français*, il vient de faire paraître une étude solidement documentée sur Pierre Baillargeon, écrivain montréalais méconnu et injustement oublié au Québec.

Contrairement à bien d'autres études universitaires du genre, celle d'André Gaulin, qui ignore le jargon de la nouvelle critique, se lit aisément et n'en demeure pas moins sérieuse et intéressante. L'auteur a choisi la méthode socio-historique «pour redonner au Québec l'homme et son œuvre» et il y reste fidèle. Car, comme il l'affirme en introduction, «avant de soumettre l'œuvre à diverses grilles de lecture, il fallait d'abord la livrer dans sa liberté essentielle».

Son étude, André Gaulin l'a divisée en trois parties. D'abord l'homme, qu'il tente de nous faire (re)découvrir en empruntant au «Journal intime», inédit, de l'écrivain. Une présentation qui dépasse la simple biographie et qui témoigne d'une longue fréquentation de l'auteur et de son double, Claude Perrin.

La deuxième partie, la plus longue, est consacrée au romancier des *Médisances de Claude Perrin* (1945), de *Commerce* (1947), de *la Neige et le Feu* (1948) et de «Autour d'un gros bonhomme» (1949), resté inédit même s'il a failli remporter le premier prix du Cercle du Livre de France. Après une analyse détaillée de chaque roman, André Gaulin s'intéresse à l'accueil de la critique et à la structure romanesque de chaque œuvre. Il s'interroge enfin sur la valeur du romancier, plus près, selon lui, de l'anti-roman.

La troisième partie porte sur l'essayiste du *Scandale est nécessaire* et du *Choix*, œuvres dans lesquelles Baillargeon se révèle davantage. L'auteur de l'étude insiste sur les idées et sur la vision du monde de l'essayiste.

Enfin, en conclusion, André Gaulin situe l'écrivain Baillargeon dans le grand courant de la littérature québécoise, à côté des Jean Simard, Robert Élie, Robert Charbonneau... Et je ne parle pas de la riche bibliographie!

Il faut savoir gré à André Gaulin de nous avoir donné une si belle étude et le remercier de rendre aux amants de la littérature une œuvre riche et dense, ignorée jusqu'ici. Il faut espérer que d'autres chercheurs sauront faire preuve d'autant de générosité et sauront l'imiter. Car, d'autres auteurs de chez nous dorment d'un sommeil... injuste.

[Aurélien BOIVIN]

Théâtre québécois II

Jean-Cléo GODIN et Laurent MAILHOT
Hurtubise HMH, Montréal, 1980, 247[1]p.

Dix ans après, Jean-Cléo Godin et Laurent Mailhot publient un second volet à leur ouvrage bien connu, *le Théâtre québécois*. Ils nous proposent de relire et de revivre les principaux textes et spectacles qui ont marqué l'histoire récente du théâtre québécois. De *Vive l'Empereur* de Jean Morin au Grand Cirque Ordinaire, on voit se dérouler l'évolution des formes et des fonctions du spectacle. De Jean Barbeau à Michel Garneau, c'est l'univers d'une nouvelle

dramaturgie qui est mis en valeur. *Théâtre québécois II* reprend là où le premier volume s'était arrêté: sur la fonction du texte par rapport à celle du spectacle, sur les objectifs d'un théâtre nouveau, plus distancé. Il se clôt par un mouvement de spirale sur le théâtre et ses nouveaux engagements, sa fonction politique, ses moyens d'action sur le réel.

Théâtre québécois II permet aussi de mesurer toute la distance franchie depuis dix ans par la critique. Les dramaturges n'occupent plus que la moitié du livre, l'autre étant consacrée à ce concept relativement nouveau (en critique) qu'est le spectacle. Le texte n'est plus qu'un élément parmi d'autres, un qui tient son importance plus au fait d'être publié qu'à celui de se situer à la base de la représentation. L'ajout, en bibliographie générale, d'une section théorique sur le théâtre témoigne aussi de cette évolution.

L'ouvrage se consulte bien, complété par deux index, onomastique et thématique. La bibliographie est volumineuse et pertinente. L'ensemble est présenté simplement: précis, mais abordable.

[Lucie ROBERT]

Jacques Ferron, cartographe de l'imaginaire

Pierre L'HÉRAULT
les Presses de l'Université de Montréal, 1980, 293p.

Constatant que la notion de pays est sous-jacente à toute l'œuvre de Jacques Ferron, Pierre L'Héault examine longuement dans cette étude les deux coordonnées essentielles de cette œuvre: l'imaginaire et le réel, c'est-à-dire «le merveilleux et le politique qui s'attirent et se repoussent pour donner cette figure complexe du pays, point de convergence et d'appui des diverses structures, centre du réseau de significations.» Les neuf chapitres de cette étude constituent eux-mêmes un vaste mouvement de clarification qui, par degrés, conduit le lecteur à partir de l'inventaire de l'espace ferronien — un imaginaire construit au-dessus de la carte du Québec —, en passant par la relecture que Ferron fait de l'histoire nationale, jusqu'à l'approfondissement critique du discours québécois: discours aliénant reçu de l'idéologie officielle ou bien discours originel,

NOUVEAUTÉS



entourant le rituel de la naissance. Ainsi s'instaure, venant de la « base », « la parole nue et libre des marginaux », porte-parole privilégiés de Ferron, présents aux moments décisifs (v.g. Mithridate, Barbara ou la Capitainesse...) de cette quête de l'identité. Enfin, la troisième et dernière étape de l'étude approfondit la signification des images fondamentales de Ferron: le sens ambivalent de la nuit, l'apparence du réel et la réalité elle-même, celle de notre aliénation, par exemple, le voyage initiatique permettant à plusieurs personnages de Ferron de retrouver leur être perdu et d'acquiescer, du même coup, « la carte et l'histoire », la conscience vive de leur appartenance au pays du Québec.

Plus que toute autre étude sur cet auteur, le livre de Pierre L'Hérault établit avec clarté la cohésion de l'œuvre — surtout l'œuvre fictive — de Ferron, qu'il aborde globalement, mais en y situant l'imbrication ou l'apport particulier de chaque œuvre sur le plan d'une immense libération par l'écriture, le salut de l'individu s'accomplissant avec celui de la collectivité. Au-delà de la nuit, Ferron sourit à son pays...

[Alonzo LeBLANC]

Le Nègre dans le roman blanc

Sébastien JOACHIM

les Presses de l'Université de Montréal, 1980, 283p.

Il y a un bon usage de l'essai de Sébastien Joachim, *Le Nègre dans le roman blanc*. Tout d'abord sur le plan méthodologique ce livre combine deux approches: la sémiotique et la thématique pour aborder un corpus très riche puisque sont étudiés successivement des romans d'auteurs français sur l'Afrique, le Noir africain et le Noir étatsunien, puis des romans canadiens-anglais et québécois sur l'Afrique, le Noir africain, le Noir étatsunien et le Noir antillais. Soulignons que du corpus français au corpus canadien et québécois, nous passons de l'analyse de ce que l'on pourrait appeler une « paralittérature » ou littérature de masse, (romans policiers, d'espionnage ou d'aventure) à ce que le préfacier, Max Dorsainville, appelle la littérature « établie » représentée en l'occurrence pour le Québec par les œuvres d'écrivains comme Jean-Charles Harvey, Réal Benoit, Jacques Ferron ou Réjean Ducharme.

Il y a là une disparité significative qui se révèle. Si à des écrivains populaires comme Gérard de Villiers, Jean Bruce et autres narrateurs français d'aventures à la James Bond s'applique à merveille la grille d'analyse textuelle et sémiotique nous permettant de découvrir à quoi correspond pour ces romanciers la négricité (yeux, cheveux, bouche, nez), puis la négroïté, (l'incarnation existentielle du nègre selon le métissage, la coloration plus ou moins foncée, la nationalité), tout cela se révèle moins aisé avec des écrivains de la littérature établie. Pour un Jean-Charles Harvey ou un Réjean Ducharme qui donnent à fond dans les stéréotypes à la de Villiers, une Gabrielle Roy est pleine de nuances et de subtilités et un Réal Benoit, étonnamment à l'avant-garde d'une évocation décomplexée du Nègre. Quant à Jacques Ferron, tout à fait dans sa manière habituelle, il lance une bombe dans les slogans les plus stéréotypés puisqu'il n'hésite pas à aller à contre-courant de la voie illustrée par Pierre Vallières et Michèle Lalonde en décrivant les Québécois comme des « immigrants de l'intérieur ».

C'est donc là que le deuxième plan du livre acquiert toute sa nécessité: la lecture idéologique. Idéologie évidente dans le cas des œuvres paralittéraires. Plus ambiguë, moins apparente dans le cas des œuvres de la littérature établie.

[Maximilien LAROCHE]

POÉSIE

Pierres vives/archipel Mingan

Viateur BEAUPRÉ

Castelriand Inc., Rivière-du-Loup, 1979, 75p.

Œuvre du photographe, de l'historien, du géographe, de l'essayiste, de l'humoriste et du remarquable poète, *Pierres vives*, fait des photos — fort belles — et des textes de Beaupré est un livre remarquable. C'est le livre de la finesse de l'œil, de l'affinité avec le sauvage, de l'amour de porter les mots, toutes choses qui donnent envie d'aller « envahir » Mingan. Une remontée en soir sur notre (nos) île de Pâques. L'auteur s'y révèle un bel esprit, nourri aux meilleures sources de la nature et de la culture.

[André GAULIN]

Terre souveraine

Paul CHAMBERLAND

L'Hexagone, Montréal, 1980, 78p.

C'est un essai que Chamberland livre avec *Terre souveraine*. Un bel essai, sobre et profond, qui est une réflexion sur la souveraineté individuelle et terrienne. Une réflexion qui dénonce l'économique ou l'étatique pour s'articuler plutôt sur le « radical anthropique ». Comment être à la fois d'une terre Kébé et appartenir en même temps à la Vie radicale qui est nous tous solidarisés à la planète? Comment assumer différence et convergence et refuser finalement et surtout un ordre de principes « qui ne président qu'à la géopolitique de la terre »? À sa manière, cet essai résume bien Chamberland dans ses différentes manières d'être homme et poète.

[André GAULIN]

DIVERS

La vie de Karl Marx

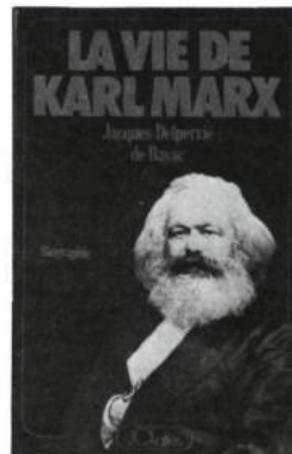
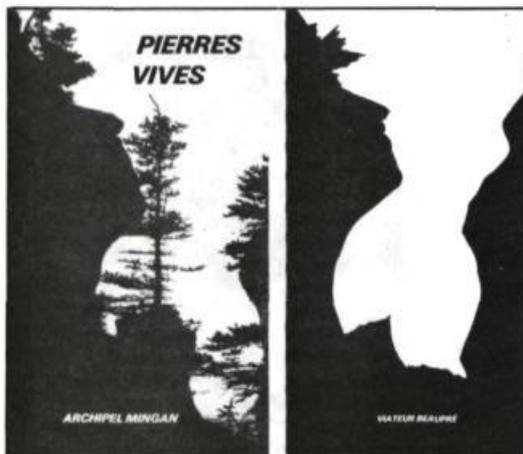
Jacques DELPERRIE DE BAYAC

J.C. Lattès, Paris, 1979, 380p.

Karl Marx est né à Trèves, en 1818, d'une famille juvénile d'avocats aisés. Sa femme, Jenny, était d'un milieu aristocratique et riche. D'une intelligence exceptionnelle, Marx jouit très vite d'une grande notoriété, au point qu'à l'âge de 24 ans il se voyait déjà confier par un groupe de bourgeois libéraux la rédaction d'un nouveau journal. L'expérience sera de courte durée. En butte aux sursauts d'un système féodal en pleine crise, Marx ira vivre à Paris, à Bruxelles, puis finalement à Londres où il passera la plus grande partie de sa vie.

Remarquablement documentée, cette biographie de Marx brosse le tableau des luttes sociales qui agitent l'Europe au cours du siècle dernier. Il est extrêmement instructif de voir comment s'est élaborée la doctrine marxiste et d'assister aux innombrables conflits que celle-ci a dû surmonter (contre Proudhon, Weitling, etc.) avant de s'imposer comme la vérité révélée de toute stratégie révolutionnaire. Un livre qui se lit comme un roman.

[Christian VANDENDORPE]



NOUVEAUTÉS

Montréal à pied

Betty GUERNSEY
Montréal, Fides, 1980, 210p.

Il faut avoir de bons pieds pour lire ce gros guide de Montréal... et le pratiquer. Il s'adresse à tous ceux qui veulent connaître et sentir l'âme de Montréal; il a été écrit pour tout amateur de belles villes. L'auteur nous fait visiter les principaux quartiers de notre métropole: le Vieux-Montréal, le Vieux-Lachine, le Sault-au-Récollet, la rue Saint-Denis, la Main, la Côte-des-Neiges, etc. Ce qu'elle nous y montre, c'est non seulement l'histoire mais aussi la vie: Montréal peut susciter la fascination autant que New York; ses quartiers sont autant de petites patries.

Ce livre a un défaut: il est trop touffu pour être un bon guide et trop terne dans sa présentation pour être un livre-souvenir. On aurait pu en faire un bon guide pour touristes en l'aérant, en indiquant des sous-titres, en ajoutant un index, en donnant des renseignements pratiques (horaires de visites, coût, bonnes adresses, etc.), en augmentant l'iconographie... Ou encore, en lui ajoutant une bibliographie et en enrichissant sa présentation matérielle, on en aurait fait un livre-souvenir en même temps qu'un guide de luxe.

Ce *Montréal à pied* n'en demeure pas moins un compagnon de visite sûr et enrichissant, même pour le Montréalais de vieille souche, surtout pour lui peut-être! Il sera certainement utile pour l'enseignant qui prépare une visite culturelle pour ses élèves.

[Vital GADBOIS]

REVUES

Dialogues

Revue de la fédération internationale des professeurs de français, n° 20, juin 1980, 175 pages.

Le dernier numéro de *Dialogues* propose des articles sur l'enseignement du français, la francophonie, la littérature pour finalement terminer avec une tribune libre et les rapports de commissions.

Trois collaborations québécoises sont à souligner dans ce numéro: Gilles Dorion, André Gaulin et Jean-Guy Milot.

Ce dernier commente les résultats de l'enquête sur l'enseignement de l'orthographe fait par l'entremise de la revue *Québec français* en octobre 76. Partant de cet inventaire des croyances et des pratiques des maîtres en cette matière, l'auteur de l'article en profite pour balayer quelques mythes tout en proposant plusieurs pistes fort intéressantes et productives.

Claude Le Goff propose un véritable dictionnaire «de la prononciation des mots anglais en français». Puis Jean Cancès présente de façon succincte et avec beaucoup de précision un livre à lire «Le débat entre Jean Piaget et Noam Chomsky».

En littérature, Gilles Dorion réussit, dans un article-synthèse, à décrire les dix dernières années d'écriture québécoise sans lasser le lecteur.

Le texte d'André Gaulin dans *Tribune libre*, «Un oui qui vient de loin», ne peut être lu sans amertume... Un texte qui définit le pays avec des mots endimanchés, des mots de tous les jours, des mots de poète, des mots d'ici.

[Pierre ACHIM]

«Québec»
Numéro spécial sur le Québec
The French Review
vol. LIII, n° 6, mai 1980.

J'aime toujours lire ce qu'on écrit de nous, surtout quand c'est destiné à d'autres. Le dernier numéro de *The French Review* sur le Québec m'a donné ce plaisir et bien d'autres encore. La revue a préparé ce numéro à l'occasion du colloque de l'American Association of Teachers of French (AATF), tenu à Québec en juin dernier.

Dans ce numéro, on trouve plusieurs articles consacrés à la littérature québécoise, écrits par des Québécois: un abrégé historico-littéraire par André Gaulin, une évolution de la littérature par Joseph Melançon, une présentation de la poésie de 1900 à 1940 par Maurice Lemire, etc. Un article sur la littérature de masse au Québec n'est pas sans intérêt, de même qu'une revue de l'année littéraire 1979.

Plusieurs articles sont consacrés à la langue du Québec: aspects socio-linguistiques, diphtongaison, «sacres» (à signaler l'article d'André Bougaieff), langue judiciaire,

etc. On lit avec plaisir la note «Parlez-vous québécois?» du rédacteur en chef Stirling Haig.

The French Review publie six numéros par année, ce qui représente plus de mille pages en 1979-80. Cette revue est remarquable par la qualité de ses rédacteurs et la variété de ses intérêts, axés sur la pédagogie: langue, littérature, civilisation, linguistique, cinéma, etc. *Québec français* salue bien bas ce voisin et ce cousin de qualité.

[Vital GADBOIS]

Voix et Images

Printemps 1980,
les Presses de l'Université du Québec, p. 433 à 626.

Ce numéro de *Voix et Images* porte d'abord sur le poète Fernand Ouellette: nous y trouvons un entretien du poète avec Noël Audet, des poèmes inédits, une bibliographie des œuvres de l'auteur, une intéressante réflexion de Ouellette sur la poésie et finalement une étude de Pierre-Justin Déry sur l'itinéraire poétique de l'auteur étudié. Bref, un excellent dossier sur le poète de la chair et des ailes. Suivent une série d'études sur l'essai québécois qui balisent certains temps forts de ce genre depuis les années trente. Un autre bon numéro.

[André GAULIN]

Études françaises

Avril 1980,
les Presses de l'Université de Montréal.

Études françaises consacre ce numéro au grand poète Paul-Marie Lapointe. Le numéro est précédé d'un certain nombre de fragments du poète. Suit une analyse d'André-G. Bourassa sur *Nuit du 15 au 26 novembre*. Pierre Nepveu, quant à lui, analyse dans l'optique de la temporalité, peu étudiée chez ce poète, le recueil de 1965, *Pour les âmes*. Dans un autre chapitre, *Tableaux de l'amoureuse* est étudié par Robert Richard. Robert Melançon termine le numéro par une entrevue avec le poète lui-même. Un bel ensemble sur un poète majeur.

[André GAULIN]

NOUVEAUTÉS

